

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & C^{IE}, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XVI

L'homme aux lunettes bleues avait tiré de son pardessus fourré un agenda, un crayon, et semblait prendre des notes relatives à la disposition et à l'aménagement du vestibule, mais l'uni-

Léopold Lantier, tout en paraissant continuer son inventaire du mobilier, redoubla d'attention.

— Elle va mentir tout au long... pensait-il, à merveille! Le secret sera bien gardé... C'est un fier atout dans mon jeu!

— Ainsi, reprit le magistrat, M. Vallerand ne s'est point ouvert à vous au sujet de son intention et de ses dispositions dernières?



A un détour de la route, il aperçut la lueur projetée par les lanternes de la calèche. Il prit une allure de locomotive.

Le but de cette manœuvre était de lui permettre d'échapper aux regards d'Ursule, regards qui s'étaient à plus d'une reprise fixés sur lui.

Le magistrat commença son interrogatoire.

— Savez-vous, madame, dit-il, si M. Vallerand a laissé un testament, soit ici, soit chez un notaire?...

La question était embarrassante pour Ursule. Ce qu'elle avait prévu arrivait. Il fallut entrer dans une voie tortueuse qui peut-être n'était pas sans danger.

Le juge de paix répéta sa question.

— Je l'ignore, monsieur... répondit madame Sollier.

— Jamais... M. Vallerand était peu communicatif et, quoiqu'il voulût bien m'honorer de sa confiance, il ne me disait pas ses affaires.

— Enfin, supposez-vous qu'il ait écrit un testament?

— J'en doute... il a été surpris par la mort...

— Connaissez-vous ses héritiers naturels?

— Non, monsieur...

— Vous savez cependant qu'il a un neveu...

— Je l'ai entendu dire, mais non par M. Vallerand.

— Alors l'oncle et le neveu ne se voyaient jamais?

— Jamais.

— C'est pourtant ce novou qui doit légalement hériter, s'il n'existe aucun testament.

— Jo n'entends rien à la loi.

— La fortune de M. Vallerand était considérable selon les uns, et modeste selon les autres... Pouvez-vous me donner quelques renseignements à ce sujet ?

— Aucun...

— Mais, depuis que vous vivez auprès de M. Vallerand et que vous dirigez sa maison, vous devez savoir s'il possédait des capitaux considérables...

— On vivait chez lui d'une façon relativement simple, sans mener grand train. Je crois que M. Robert était moins riche qu'on se le disait.

— Laisse-t-il ici des valeurs ?

— En numéraire, une dizaine de mille francs...

— En titres de rentes, en obligations?...

— Jo ne sais pas.

— Possédait-il d'autres immeubles que la propriété de Viry-sur-Seine ?

— A cela je puis répondre négativement avec certitude...

— Vous a-t-il fait quelque recommandation à son heure suprême ?

— Cello de remettre à ses serviteurs une gratification dont il n'a pas déterminé le chiffre...

— Vous est-il dû quelque chose, madame ?

— Rien...

— La mort de M. Vallerand a été presque subite ?

— Oui, monsieur... Personne ne s'attendait à une pareille catastrophe... Le matin du triste jour, le docteur Tallandier avait affirmé qu'il restait à mon maître plusieurs mois à vivre.

— J'ai vu le docteur qui m'a dit cela en effet... Et c'est à la suite de l'agitation causée par une visite qu'est venue la mort ?

— Oui, monsieur...

Léopold Lantier commençait à éprouver une sérieuse inquiétude.

L'interrogatoire se prolongeait trop selon lui.

On allait parler de l'ancienne amie du député, de la mère de sa fille, et cela pouvait conduire à de fâcheuses découvertes.

— La personne dont la visite devait amener un si déplorable résultat était, je crois, une dame ? reprit le juge de paix.

— Oui monsieur...

— Quelle était cette dame ?

— Je ne la connaissais pas... Jo ne l'avais jamais vue...

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre.

— Je regrette, madame, que votre ignorance soit complète sur presque sur tous les points... Je vais accomplir ma tâche... Sans doute, en posant où en levant les scellés, nous trouverons les renseignements qui jusqu'à présent nous font défaut... Veuillez nous conduire...

Ursule s'inclina sans répondre, se dirigea vers les appartements, et le magistrat commença ses opérations.

Plusieurs meubles, sur lesquels se trouvaient les clefs, furent ouverts sans être fouillés. Un simple coup d'œil suffisait pour se rendre compte de la nature de leur contenu, puis on posait les scellés.

Le réclusionnaire évadé suivait avec un intérêt facile à comprendre ces formalités qui eussent semblé longues et fastidieuses à tout autre. Elles étaient pour lui pleines d'enseignements, et il bénissait le magistrat qui lui avait donné le moyen de tout voir et de tout entendre.

On arriva dans la chambre mortuaire. Lantier jeta un regard furtif sur le meuble de Boulle dont il avait entendu Robert agissant parler à Ursule.

— C'est là, se dit-il, que se trouve, ou du moins que devrait se trouver la lettre écrite au notaire de Paris... Avant d'agir, il me faut cette lettre...

Le juge de paix continua son procès-verbal. Ursule silencieuse écoutait, tout en se demandant quel était cet homme aux lunettes bleues qui suivait les gens de la loi sans dire un mot.

Le juge de paix s'approcha du meuble. Les clefs se trouvaient aux serrures. Le magistrat posa la main sur la clef du tiroir supérieur.

Léopold tourna les yeux vers Ursule. Elle ne donnait aucun signe d'inquiétude.

— La lettre est enlevée... pensa Lantier, j'y comptais bien.

Après avoir ouvert successivement tous les tiroirs et inventorié, mais seulement du regard, les papiers qu'ils contenaient, le juge de paix apposa les bandes et les cachets sur ce meuble comme sur les autres.

A cinq heures du soir le travail était fini sans avoir amené la moindre découverte. Il ne restait plus qu'à signer le procès-verbal et à nommer le gardien des scellés.

Le juge de paix se tourna vers Ursule Sollier.

— Que comptez-vous faire, madame ? lui demanda-t-il.

— Me retirer dans ma famille, monsieur, après avoir payé aux domestiques leurs gages échus et la gratification accordée par mon pauvre maître.

— Quels sont ces domestiques ?

— Claude et sa femme, l'un valet de chambre, l'autre cuisinière, et le cocher qui est en même temps jardinier...

— Ils ont sans doute l'intention de quitter cette demeure ?

— Sans doute, à moins que l'héritier, quel qu'il soit, ne consente à les prendre à son service... Claude et sa femme m'ont offert de rester ici pour avoir soin de la maison jusqu'à ce que les affaires soient terminées...

— Ce Claude était-il depuis longtemps déjà au service de M. Vallerand ?

— Depuis cinq années...

— Par conséquent c'est un honnête homme et on peut avoir confiance en lui ?...

— Une confiance absolue, monsieur... Je réponds de sa probité comme de la mienne...

— Je vais donc le nommer gardien des scellés...

— On ne saurait faire un meilleur choix.

Claude, appelé tout aussitôt, accepta la proposition du juge de paix, fut désigné au procès-verbal, et les hommes de loi se retirèrent, suivis de l'homme aux lunettes bleues.

Le juge de paix retournait à Romilly en voiture avec son greffier. Il offrit au prétendu reporter parisien.

Lantier remercia, sous prétexte qu'il lui restait beaucoup de renseignements à demander et de notes à prendre, et se sépara de ses compagnons.

La nuit était venue depuis longtemps. L'évadé de Troyes fit quelques pas sur la route que la neige tassée par les pieds du cortège funèbre rendait glissante, puis il s'arrêta.

— La situation, se dit-il, est aussi claire que la nuit est noire... La femme de confiance munie de la lettre au notaire va certainement aller trouver la fille de feu mon oncle, et faire en sa compagnie la démarche commandée par le défunt... Le point de départ de l'opération que j'échafaude est la lettre... Il me faut

cette lettre sans laquelle je ne puis rien... Pour l'avoir il importe de connaître depuis A jusqu'à Z les agissements de dame Ursule ; donc je dois surveiller le château nuit et jour, et la besogne n'est point commode, l'habitation n'étant voisine d'aucune demeure où je puisse chercher un refuge. Pas d'autre poste d'observation que la grande route avec un froid de Sibérie qui gèlerait des ours blancs ! Joli destin ! Je suis perplexo... Je me demande ce que je dois faire.

« La femme de confiance va filer à bref délai, mais partira-t-elle ce soir, cette nuit, ou demain matin ? Où ira-t-elle ? Où est ma cousine de la main gauche ? Décidément je suis très embarrassé ! !... »

Tout en mologuant ainsi, Léopold piétinait sur place dans la neige durcie et cherchait un moyen de surveiller l'habitation, sans être contraint de subir le froid dont l'intensité redoublait. Soudain une exclamation joyeuse s'échappa de ses lèvres.

— J'y suis... murmura-t-il. De l'endroit en question je verrai quiconque sortira du château... Mais la faim me talonne, et mourir d'inanition à la veille d'être riche serait maladroit ! ! Allons, tant pis ! à la guerre comme à la guerre !... Je dinerai mieux demain...

Et, tirant de sa poche une tablette de chocolat, il se mit à la croquer tout en se dirigeant du côté de l'habitation.

À droite, dans la cour d'honneur, existaient plusieurs constructions parmi lesquelles se trouvaient une serre. Léopold avait remarqué cette serre qu'évidemment on chauffait pendant l'hiver. C'est là qu'il se proposait d'établir son observatoire. Il arriva devant la grille qui d'habitude était toujours ouverte.

Ce soir-là, par extraordinaire, on venait de la fermer. Nous savons déjà qu'une muraille de clôture assez haute entourait la propriété. Lantier ne pouvait franchir cette muraille, mais ce fut un jeu pour lui d'escalader la grille.

En moins de deux minutes il se trouva sain et sauf dans la cour, et se dirigea vers la serre. La clef était à la serrure. Il ouvrit et franchit le seuil du petit bâtiment, où un fourneau de briques entretenait nuit et jour une douce chaleur.

— Chaque matin, se dit-il, le jardinier doit venir renouveler le combustible de son calorifère... J'aurai soin de filer avant sa visite. D'ailleurs je m'orienterai dans cette serre et j'y trouverai sans doute une cachette. Pour le moment il s'agit de ne pas perdre de vue la maison...

Le réclusionnaire évadé s'approcha des vitrages et regarda la façade du château. Plusieurs fenêtres étaient éclairées. À chaque instant les lumières changeaient de place.

— Du va-et-vient... murmura Lantier, il se passe là dedans quelque chose d'insolite...

Et il redoubla d'attention.

Nous le laisserons momentanément au guet et nous prions nos lecteurs de nous accompagner au château.

XVII

Ursule Sollier se trouvait seule dans sa chambre.

Deux malles cadenassées et cordées solidement témoignaient d'un prochain départ. La femme de confiance de feu Robert Vallerand rangeait en bon ordre, au fond d'une troisième malle, de menus objets de toilette.

Sur une table on voyait un petit sac de chagrin noir à chaînette de cuivre nickelé, et à fermoir de même métal. Une plaque fixée au-dessous de la serrure portait gravée un U et une S, —

les initiales d'Ursule Sollier. Cette dernière ferma la valise, boucla les courroies, puis elle ouvrit un meuble et en tira divers papiers et un très petit paquet qu'entourait un morceau de soie. Ce petit paquet renfermait une mince liasse de billets de banque.

— Ceci dans le sac qui ne me quittera pas, se dit-elle ; c'est quant à présent toute notre fortune, à René et à moi... Avant peu de jours nous aurons des millions...

Le sac ne contenait qu'un mouchoir plié en quatre. Sur ce Mouchoir elle plaça les billets de banque et continua, en prenant une enveloppe cachetée :

— La lettre du notaire de Paris... Cette lettre en échange de laquelle on doit remettre au porteur le reçu des sommes énormes déposées à Nogent-sur-Seine chez le notaire Audouard... il faut la placer en lieu sûr, car la perdre serait perdre tout...

— Ursule glissa la précieuse lettre dans une case secrète de son sac, case absolument invisible et qu'on ouvrirait en appuyant sur un ressort également bien caché. Ceci fait, elle regarda le cadran de la pendule.

Les aiguilles indiquaient huit heures et demie.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit Ursule.

Claude, le valet de chambre, parut.

— Madame Sollier, fit-il, le dîner est prêt.

— Je descends avec vous, mon ami, mais auparavant j'ai une recommandation à vous adresser.

— Je vous écoute, madame Ursule... répondit Claude dont le visage exprimait une douleur profonde.

La femme de confiance poursuivit :

— Mes malles sont prêtes, vous le voyez... Elles contiennent tout ce qui m'appartient... J'en laisse deux ici et n'emporte pour le moment que celle-là... Je vais dans ma famille, mais il est probable que je n'y ferai pas un long séjour. Dès que j'aurai choisi un lieu de résidence, je vous écrirai en vous priant de m'expédier ces malles à ma nouvelle adresse...

— Soyez tranquille, madame Ursule, répliqua le valet de chambre, la commission sera faite et bien faite.

— Merci... je sais que je peux compter sur vous... Maintenant, descendons...

Le dîner était servi dans une petite pièce où la femme de confiance prenait ses repas toute seule, car elle ne mangeait point avec Robert Vallerand. Elle se mit à table.

Le cocher entra.

— Madame Ursule, demanda-t-il, à quelle heure faudra-t-il atteler?...

— Le train que je dois prendre passe à Romilly à onze heures trente-quatre minutes... Arrangez-vous pour que je sois plutôt en avance qu'en retard...

— Bien, madame Ursule. Nous serons en avance.

Françoise, la cuisinière, vint rejoindre son mari qui faisait le service.

— Comme ça, madame Ursule, baubutia-t-elle les yeux pleins de larmes, vous allez nous quitter pour toujours ?

— Pour toujours, non, ma bonne Françoise...

— Nous nous reverrons, je vous le promets.

— Est-ce certain, madame Ursule ?

— Oui, c'est certain.

— Ah ! que j'en suis contente... et quand ça, nous reverrons nous ?

— Bientôt, je l'espère...

— Ah bien ! nous allons trouver le temps long !...

— Il passera vite... Voilà votre marie nommé gardien des scellés... Vous serez donc tranquilles ici jusqu'à la prise de possession de l'immeuble par l'héritier, quel qu'il soit, de feu notre cher maître... Il est bien probable que cet héritier voudra vous garder avec lui... On ne remplace pas facilement de bons serviteurs comme vous. Attendez avec patience... et avec confiance... c'est moi qui vous le dis...

— Dieu vous entende, madame Ursule!... murmura François en soupirant. Je pense que vous avez raison, mais l'avenir, c'est si incertain...

Et la femme de Claude essuya ses paupières humides.

Rejoignons Léopold Lantier dans la terre. Le réclusionnaire évadé ne quittait point son poste d'observation, et à travers les vitrages de la serre ne perdait pas de vue la lumière immobile maintenant. Une douce chaleur le pénétrait. Il grignotait des tablettes de chocolat et ne s'impatientait point outre mesure.

Tout à coup il tressaillit. Une porte de service venait de s'ouvrir au rez-de-chaussée du château; un homme en sortit, tenant une lanterne à la main, se dirigea vers le bâtiment des écuries, faisant face à la serre, et tira de la remise une petite calèche. C'était le cocher.

— Ah! ah! pensa Lantier attendant à ce qui se passait au dehors... on prépare la voiture, donc madame Ursule part cette nuit... J'aime autant cela...

Le cocher alluma les deux lanternes de la calèche, garnit le cheval, l'attela, et lui jeta sur le dos une épaisse couverture d'attente.

— Il va falloir décamper d'ici pour prendre un peu d'avance, continua Léopold. La dame de confiance va certainement au chemin de fer et le cheval marchera plus vite que moi.

Au moment où l'ex-réclusionnaire achevait ce court monologue, il se rejeta vivement en arrière.

— Tonnerre de diable! fit-il avec inquiétude, le drôle vient ici! Il paraît qu'il est jardinier autant que cocher et qu'il bourre son fourneau le soir et le matin! La position devient critique! Où me cacher?

En disant ce qui précède, Léopold avait gagné le fond de la serre, marchant presque plié en deux, et les mains étendues, entre les gradins couverts de pots de fleurs. Sous les gradins se trouvait un espace vide où il se blottit. Il était temps.

La porte de la serre venait de s'ouvrir. Le jardinier-cocher entra, tenant toujours sa lanterne.

— S'il me voit, tout est compromis! pensa le fugitif.

Et il tira de sa poche un couteau de Nostron dont il avait eu soin de se munir. Le jardinier, ne se doutant point de la présence d'un intrus dans la serre, alla droit au fourneau, fit jouer la porte de fonte, remua le charbon à demi consumé, garnit de houille le menu intérieur de la cloche, y jeta deux ou trois pelletées d'escarbilles mélangées à des cendres humides, et, dès que le travail fut consciencieusement accompli, quitta la serre.

— Sauvée... murmura Lantier en abandonnant sa cachette. Mais presque aussitôt il ajouta, avec un juron :

— S... n... de D..., le brigand m'enferme à double tour!!...

Le jardinier venait en effet de faire tourner deux fois la clef dans la serrure. Léopold s'approcha des vitrages, et de nouveau regarda ce qui se passait.

Le domestique rentrait au château. Au bout de quelques secondes il reparut, enveloppé dans un long waterproof, coiffé d'un chapeau de feutre à cocarde noire, enfin en tenue de cocher. Claude l'accompagnait, portant une malle.

Madame Sollier, tenant à la main son petit sac de chagrin noir, venait derrière eux, en causant avec François.

Le valet de chambre plaça la malle sur le siège, à côté du cocher, et alla ouvrir la grille. François embrassa Ursule en pleurant et l'aïda à monter dans la calèche qui s'ébranla, fortit de la cour et disparut.

La grille fut refermée. Claude et sa femme regagnèrent le château.

— Tonnerre du diable! fit à haute voix Léopold exaspéré, il faut filer d'ici, sinon ils vont avoir sur moi une avance effroyable! Est-ce que mes combinaisons les plus habiles tournent contre moi?... Suis-je refait? vais-je perdre la piste d'Ursule?...

Tout en disant ce qui précède, Lantier, sûr que personne ne pouvait l'entendre, prenait les pots de fleurs et les jetait loin de lui. Quand il se fut ainsi frayé un passage, il sauta sur le gradin et arc-bouta son épaule contre l'un des panneaux du vitrage.

Ce panneau qu'on ouvrait l'étoit cédé sous la pression, laissant libre une ouverture assez large par laquelle Lantier se glissa. Il traversa la cour en quelques bonds, ouvrit la grille et se trouva sur la route en pente qui descendait vers Romilly. Là il fit halte et il écouta. Le roulement de la voiture se faisait entendre, mais déjà bien affaibli par la distance. Lantier s'élança. Tout en jouant des jambes, il enleva ses lunettes et son cache-nez qui l'embarrassaient.

A un détour de la route, il aperçut la lueur projetée par les lanternes de la calèche. Il prit une allure de locomotive.

Le ciel était noir comme de l'encre et la nuit très sombre. Le vent soufflait avec violence; de gros flocons de neige tourbillonnant dans l'air annonçaient l'approche d'une tourmente qui ne tarda point à se déclencher, retardant le misérable qui, forcé de lutter contre la tempête, ne courait plus qu'avec des efforts surhumains.

L'avance de la voiture augmentait. Le bruit des roues sur la neige gelée devenait de moins en moins distinct. Lantier suait à grosses gouttes quoique la température fût très basse.

Son pardessus garni de fourrures le gênait horriblement. Il l'ôta sans s'arrêter, et le mit sous son bras. La lueur pâle et tremblotante des lanternes apparaissait cependant encore, mais presque indistincte. Tout à coup elle disparut. La voiture venait d'entrer dans la ville.

Rien ne guidait plus Léopold désormais pour suivre la piste. Un nouveau juron s'échappa de ses lèvres.

— Si elle ne va pas à la gare, dit-il ensuite avec rage, je suis floué.

Haletant, presque à bout de forces, il atteignit les premières maisons de Romilly et s'engagea dans une rue qu'il savait aboutir au chemin de fer. La neige, devenue très épaisse, l'avenglait, fouetté par les rafales qui faisaient grincer les girouettes affolées et claquer les volets mal assujettis.

Enfin il aperçut la gare éclairée maigrement. Touchant au but de sa course, Lantier fit halte pour reprendre haleine et jeta un coup d'œil autour de lui.

Pas une voiture, pas un piéton; une solitude absolue, un silence lugubre coupé par les sifflements de la bise. Les maisons closes semblaient endormies. Seul, un établissement modeste touchant à la gare, « le café des voyageurs, » restait ouvert.

Léopold entra dans la salle d'attente et la trouva déserte. Il interrogea le cadran de l'horloge placée près des guichets.

— Oze heures moins cinq minutes... murmura-t-il. Comme le temps passe!...

Une porte s'ouvrit livrant passage à un employé subalterne du chemin de fer. Lantier l'arrêta.

— Monsieur, lui demanda-t-il, voudriez-vous me dire à quelle heure passe le prochain train ?

— Pour quelle destination ?

— Pour Paris.

— A onze heures trente-cinq minutes...

— Et pour Troyes ?

— A onze heures trente-quatre... Les deux trains se croisent en gare...

— Vient-il d'en passer un pour une de ces deux destinations ?

— Pas depuis une heure...

— Merci, monsieur...

— Il n'y a pas de quoi.

L'employé quitta la salle d'attente et Lantier demeura stupéfait et furieux en disant :

— J'ai perdu la trace, cela saute aux yeux ! ! Cette Ursule ne venait pas à la gare... La voiture l'a conduite à une autre destination... Que faire ? Où la chercher ?... où la retrouver ?... Mon beau plan s'écoroule, et me voilà ruiné avant d'avoir été riche ! !

Il fit un geste de fureur, sortit de la salle d'attente et ajouta, les dents serrées :

— Tout n'est peut-être pas encore perdu cependant... C'est à Paris, rue des Pyramides, auprès de la maison du notaire qu'il faudra veiller. Il ne me reste aucun autre parti à prendre, mais ce qui était facile ici sera presque impossible là-bas, et la réussite est bien douteuse...

Le réclusionnaire fugitif se sentant gagné par le froid se dirigea vers le « café des voyageurs » dont il voyait briller le gaz comme à travers un brouillard derrière les vitres couvertes de buée épaisse. A peine en eut-il franchi le seuil, qu'une expression de joie vive se peignit sur son visage. Il apercevait Ursule assise toute seule à une petite table, et regardant les gravures d'un journal illustré pour se donner une contenance..

— Décidément la chance est pour moi ! pensa-t-il. Je tiens la bonne dame et ne la lâcherai plus !...

Et, s'installant le plus loin possible de la femme de confiance de feu Robert Vallerand, il se fit servir une tranche de viande froide et une bouteille de vin, car les tablettes de chocolat lui garnissaient fort mal l'estomac.

Quand la pendule du café marqua onze heures vingt minutes, madame Sollier paya le verre de vin chaud qu'elle venait de boire, prit le petit sac de chagrin noir qui se trouvait sur la table à côté d'elle, et se rendit à la gare.

Lantier laissa s'écouler deux secondes et la suivit. Un assez grand nombre de voyageurs étaient au guichet, prenant leurs billets. Léopold se glissa derrière Ursule et frissonna en l'entendant demander un billet de première classe pour Troyes.

Ainsi elle allait à Troyes ! ! Pour ne point la perdre de vue il fallait l'accompagner dans cette ville d'où il venait de s'évader, où il courait le risque d'être reconnu et appréhendé au corps ! !

N'était ce pas se jeter littéralement dans la gueule du loup ?... L'hésitation de Lantier n'eut que la durée d'un éclair.

Après ses rêves de fortune, il lui semblait désormais impossible de vivre misérablement. Mieux valait jouer le tout le pour tout ! En conséquence il demanda à son tour un billet pour Troyes, billet de seconde classe, non par économi, mais afin de pouvoir surveiller Ursule sans être remarqué par elle.

Quelques minutes s'écoulèrent. Les sifflements de la vapeur

se firent entendre. Le train stoppa. On ouvrit les salles d'attente et les voyageurs se dirigeant vers Troyes montèrent en wagon.

Lantier, pour le moment, n'avait absolument rien à combiner. Les faits et gestes de madame Sollier devaient lui tracer sa ligne de conduite.

Seul dans son compartiment, il tira de sa poche un cigare et se mit à fumer. La distance de trente-huit kilomètres qui sépare Romilly de Troyes fut franchie en quarante et une minutes. A minuit et quart le train arrivait à sa destination.

Léopold sauta sur le quai de débarquement. Ursule marchait déjà devant lui. Elle donna son ticket à la porte de sortie près de laquelle stationnaient les représentants des hôtels, offrant leurs services et leurs omnibus.

— Hôtel de la Préfecture... dit madame Sollier.

Un homme en casquette de toile cirée, dont le bandeau portait en lettres d'or le nom de l'établissement qu'il représentait, s'élança.

— Voilà, madame... dit-il ; l'omnibus est là, avez-vous des bagages ?...

— Cette petite malle seulement.

Il prit la malle et se mit en marche. Ursule le suivit.

Léopold avait entendu, et il pensait : Que le diable lui torde le cou ! ! l'Hôtel de la Préfecture ! ! à deux pas de la prison ! C'est là cependant qu'il faut que j'aille ! J'y arriverai avant elle...

Il donna son billet, quitta vivement la gare, remonta jusqu'à ses yeux son cache-nez, et assujettit ses lunettes bleues.

La neige tombait toujours, mais moins drue. Le vent s'était un peu apaisé. Lantier, nous le savons, connaissait tous les détours de Troyes, sa ville natale. Il coupa au court par un labyrinthe de petites rues et, en moins de dix minutes, il atteignit l'Hôtel de la Préfecture encore brillamment éclairé. Un garçon de service veillait dans le bureau.

— Avez-vous une chambre à me donner ? lui demanda Léopold.

— Oui, monsieur, mais vous arrivez à temps.

— Pourquoi donc ?

— Il ne nous en reste que deux, et l'omnibus de la gare va probablement nous amener des voyageurs...

— Donnez-moi la meilleure des deux, sur la rue si c'est possible...

— Elles sont aussi bonnes l'une que l'autre, au même étage et se touchent... Mais la plus grande est à deux lits...

— Je suis seul... donnez-moi la chambre à un lit...

— Bien, monsieur ; je vais vous conduire... C'est au 22...

La voiture de l'hôtel s'arrêtait devant la porte au moment où Léopold entra dans la chambre. Le garçon alluma le feu tout préparé et se hâta de redescendre. L'évadé s'enferma et il entendit, l'oreille au guet. Quelques minutes s'écoulèrent, puis il entendit marcher et parler dans le corridor, et reconnut la voix de madame Sollier.

— C'est le numéro 23, disait Ursule, la chambre que j'occupais, lors de mon dernier voyage... J'en suis bien aise...

On passa devant le 22 et on ouvrit la porte voisine.

— Madame n'a besoin de rien ? demanda la servante qui accompagnait madame Sollier.

— Non, mademoiselle... Rien que d'un peu de feu... Je vais me reposer...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANANT

TROISIÈME PARTIE.

IV

LE DERNIER MOT.

Le charme de cette intérieur, la franche gaieté de Raymon, le reflet de chaste bonheur brillant sur les joues vermeilles de Delphine, le contentement ineffable que jetait sans cesse entre eux la présence de leur enfant bien aimé, tout me prouva que M. de Varni était sauvé, que le péril d'une union inégale avait cessé d'exister pour lui, que, cette fois du moins, la bonté du ciel avait cassé le testament de Clotilde et déjoué le plan combiné par ses tristes légataires pour rendre Raymon malheureux.

J'avais compté sans Jérôme Rioux, ou, si vous voulez Jérôme d'Arrioules...

— Pas un mot de plus ! s'écria Charles de Varni en arrêtant de sa main, sur les lèvres de Calixte, la continuation de ce dernier aveu ; seul au monde, entouré de dangers, poursuivi par une haine qui ne s'arrêtera peut-être pas au terme fixé dans ce testament horrible, j'ai besoin de garder au moins un ami... Calixte, vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous aime toujours ?

— Oh ! monsieur le vicomte ! répondit le notaire en saisissant les mains de Charles, et en les mouillant de ses pleurs.

— Eh bien ! moi aussi, je veux pouvoir vous aimer, et, par conséquent, je veux que vous terminiez là ce récoit, dont je ne dois pas entendre la dernière page. Je sais que mon père est mort l'année suivante ; qu'il a été tué dans une partie de chasse ; que sa mort, attribuée à un simple accident, a rendu ma pauvre mère folle de douleur, et que bientôt, hélas ! elle l'a suivi dans la tombe... Je n'en veux pas savoir davantage !...

— Oh ! c'est Dieu, c'est le Dieu de clémence et de pardon qui a mis ces paroles sur vos lèvres ! murmura Calixte les mains jointes.

— Savez-vous bien, mon ami, reprit Charles avec un affectueux sourire, qu'en ma qualité de dilettante en matière de roman et d'histoire (deux mots qui se ressemblent souvent), je ne perdais pas tout à fait mon temps dans l'intervalle de vos visites, et qu'en rapprochant les circonstances, en plaçant en regard le passé et le présent, j'arrivais facilement à la conclusion suivante : qu'au fond des Mémoires du notaire, il y avait pour moi un danger à craindre, une leçon à recueillir !

— Et aujourd'hui, 10 octobre 1846, aujourd'hui qu'expire cet horrible bail dont Clotilde a fixé elle-même la durée, vous devinez, n'est-ce pas ? que ma première pensée, mon premier mot, mon premier geste, serait pour vous dire : Simon d'Arrioules, cet homme dont vous avez fait, depuis dix ans, votre compagnon et votre ami, est le fils de Jérôme, le petit-fils de Claude a fait à l'aïeul et au grand-père, tout le mal que Jérôme a fait au père, Simon a voulu le faire au fils ; mais la langue du notaire est déliée, et Calixte Ermel ne le permettra pas ?...

— Ah ! interrompit Charles de Varni avec une expression douloureuse ; vous me dites bien ce qu'est Simon d'Arrioules ; mais Ottavia Belperani ?

— Ottavia Belperani est une fille perdue qui s'appelle Esther Goujon. Si vous étiez allé à Paris dans ces derniers temps, vous connaîtriez mieux cette étrange race de femmes dont la sou-

veraineté scandaleuse est un des plus effrayants symptômes de notre époque. Ces femmes règnent à Paris. Idoles de l'élégance et du plaisir, divinités plâtrées dont le cœur seul est de marbre, elles voient à leurs pieds les élus de la naissance et de la fortune : ce qu'ils trouveraient trop beau pour leurs femmes ou leurs sœurs, ils le trouvent à peine suffisant pour assouvir le fugitif caprice de ces filles de Bohême, qui sont nées dans une loge de portier et qui mourront sur un lit d'hôpital.

Si le théâtre joue une nouveauté à laquelle s'attache la curiosité publique, c'est pour que ces créatures en aient la primeur et viennent, le premier soir, dans une avant-scène, leur front impassible penché sur un gros bouquet, apostiller de leurs mains impures le génie de la gloire du poète. Si Rossini ou Auber écrivent quelque mélodie charmante, c'est pour que le refrain en arrive, comme une briso embaumée, à l'oreille de ces femmes. Elles s'habillent à la mode de demain, ce qu'une duchesse marchandra dans six mois, elles l'achèteront ce soir.

Ce que ne obtient pas un amour chaste et dévoué, elles l'obtiennent par un regard, par un sourire. Pour elles, faire d'un bon ménage un enfer, d'un homme d'esprit un sot, d'un homme d'Etat un enfant, d'un millionnaire un mendiant, d'un imbécile un personnage, est l'affaire d'une soirée.

Que de larmes elles ont fait répandre lque d'adorables jeunes filles, mille fois plus belles que ces poupées au blanc de riz et à l'ambre, ont vu se détourner d'elles le regard de leurs fiancés, sans deviner pourquoi se regard, troublé par le vice, ne pouvait plus les trouver belles ! Que de destinées perdues en un jour ! que de fortunes pillées en une heure ! que de hontes et de ruines forcées d'aller se cacher à l'ombre froides de quelque petite ville, ou entre les mornes cloisons de quelque ohétif emploi ! et cela, parce que Rosalinde a paru hier à l'Opéra avec des perles, et que Frisette veut y paraître aujourd'hui avec des diamants ! parce que Stiéna avait hier, à son coupé, deux chevaux de six mille francs, et que Laurette veut avoir ce matin, à sa calèche, quatre chevaux de dix mille ! parce que qu'Aspasie a son boudoir tendu en brocartelle, et que Ninon veut avoir le sien en satin de Chine ! ou plutôt, parce que les hommes sont des lâches, des niais, des infirmes d'esprit et de cœur, qui ne savent aimer que ce qui les trompe ou les compte, et qu'il suffit de connaître pour s'expliquer l'éternelle fortune des despotes et des courtisanes !

— Et Ottavia est une de ces femmes ! reprit Charles en s'efforçant de retenir une larme qui perlait malgré lui au bord de ses paupières.

— Pas plus d'Ottavia que sur la main ! répondit Calixte Ermel ; mais Esther Goujon, la plus dépravée, la plus dangereuse de ces filles du démon... Car, parmi elles, il en est qui se contentent de jouir, avec insouciance, de tout ce que leur prodige le caprice ou la vanité ; mais il y en a d'autres, et Esther est de celles là, à qui il ne suffit pas d'être plus riches, plus fêtées, plus adorées que les honnêtes femmes, et qui cherchent sans cesse à se venger sur elles de ces mépris cousu de pourpre et d'or, contre lequel elles se débattent au milieu de leur fange splendide.

Le monde leur donne tout, excepté l'estime, et ce seul refus les envenime et les armes contre la société tout entière. Condotieri en robes de soie, elles s'embusquent au tournant de tous les sentiers du vice, pour détrousser l'honneur des familles, le repos des maris, l'intimité des correspondances ! Elles aussi ont leurs lettres plus chères que celle de nos facteurs ; tant pour ce papier confidentiel, qui prouve qu'Aristide a vendu sa conscience ; tant pour ce bulletin de police, d'où il résulte que Caton fréquente

une maison suspecte; tant pour cette page trempée de larmes, qui donne à penser que Cornélie a eu son jour de faiblesse!

Vous le voyez, ces femmes ont deux industries : elles spéculent à la fois sur leur ignominie et sur celle de leurs adorateurs; en vérité laquelle de ces deux sources de lucre est la plus inépuisable. Voilà, monsieur le vicomte, ce qu'est Esther Goujon; la regrettez-vous encore?

— Ah! ce n'est pas elle que je regrette! s'écria Charles d'un air de profonde tristesse; ce n'est pas la femme que vous me dépeignez; c'est celle que j'aimais! Pour moi Ottavia existe. Cette vision charmante, qui m'est apparue dans la solitude de mon cœur, cette mélancolique héroïne de mon roman, je la détache encore de la créature avilie qui se cachait sous ces traits, je la vois, telle que mon mauvais génie me l'a fait connaître, animant de son regard doux et voilé les sublimes paysages de l'Oberland, ses beaux cheveux se déroulant aux brises matinales, et venant, dans l'étroit sentier des montagnes où nous marchions côte à côte, caresser de leur tresse soyeuse mon front humide de sueur!

Je la vois, gravissant avec une audace virile ces pics à demi perdus dans la neige, et, le soir, quand nous redescendions dans ces fraîches vallées, mirant son poétique visage dans l'onde limpide des lacs, répétant, de sa voix mélodieuse, le refrain du guide ou du pâtre! Ah! oui, cette vision est toujours là, ce rêve n'est pas effacé; je ne connais pas Esther Goujon, je ne puis me résoudre à voir disparaître et se fondre dans cette image méprisable l'Ottavia que j'ai aimée. Celle-là, pendant que vous me parliez, vient de mourir pour mon cœur; ce n'est pas une courtisane que je regrette, c'est une morte que je pleure!

Et, incapable de résister plus longtemps à sa douleur, M. de Varni retomba sur sa chaise, laissant couler ces larmes qu'il avait longtemps retenues.

Calixte Ermel le regarda pendant quelques minutes, sans troubler ce douloureux silence; puis, lui prenant la main avec une déférence affectueuse :

— Monsieur le vicomte, lui dit-il doucement, songez que vous n'avez pas trente ans encore; qu'à votre âge, la perte d'un rêve, si doux qu'il soit, n'est point irréparable; que votre noble et malheureux père vous a donné l'exemple de ce que pouvait, contre les entraînements d'une imagination romanesque, le sentiment des vrais devoirs de la vie.

— Eh bien! je me sou mets, reprit Charles en essayant de sortir de son abattement; mais comment remplir le vide affreux qui vient tout à coup de se faire en moi? Comment remplacer l'idéal image qu'il me faut arracher de son cadre pour la déchirer dans la boue?

— L'homme, répondit le notaire dont la parole prit un accent d'autorité, peut tout utiliser en ce monde, même la douleur: il n'y a pas un vide de cœur qu'il ne puisse combler, et personne n'a le droit de parler d'irréparable tant qu'il y a du bien à faire, des malheureux à consoler!

— Vous dites vrai, mon ami, j'en suis sûr; mais je n'avais jamais réfléchi à tout cela; je suis un bohémien honnête, dégagé, depuis mon enfance, des liens de la vie ordinaire. En fait de malheureux, je n'ai jamais connu que les mendiants qui me « un petit sou, » les enfants déguenillés qui faisaient « la roue » à la portière des diligences, pendant que je traversais quelque village inconnu. Je ne tiens à rien au monde; et, excepté vous que je quitterai demain, personne ne peut plus me rattacher à la vie par un sentiment, un devoir, une tristesse ou une joie.

— Et pourquoi me quitter demain? reprit Calixte Ermel; veuillez m'écouter un instant encore: à dater d'aujourd'hui, votre vie change de face; tant que nous avons été, vous et moi, sous le poids de cette succession terrible qui, en vous menaçant de malheurs héréditaires, me mettait aux ordres de votre persécuteur, j'ai dû ne rien négliger pour briser tous les liens qui vous eussent ramené dans ce pays, où votre famille avait tant souffert. J'ai favorisé de tout mon pouvoir ces goûts d'indépendance et de voyage qui me semblaient propre à vous dérober à votre fatale destinée.

Jugez de mon désespoir, lorsque j'ai vu paraître Simon d'Arrioules, que j'ai appris votre arrivée, et que, par une combinaison diabolique, j'ai vu ce nouvel abîme se creuser sous nos pas, au moment même où nous touchions au terme, où j'allais devenir libre de déchirer enfin et d'annuler ce pacte qui nous condamnait tous deux, vous comme victime, moi comme esclave! Grâce au ciel et à mon ami Beaucanteuil, ce digne adjoint qui s'est trouvé là tout à point pour vous faire mettre en prison, j'ai pu, sans déshonneur à Simon d'Arrioules, rester neutre entre Beaucanteuil et vous, vous laisser gémir sous les verrous jusqu'au jour de la délivrance, et détourner ce dernier péril. A présent, Dieu merci! nous échappons tous deux à cette situation cruelle qui ne me permettait de vous donner d'autre preuve de mon amitié qu'en vous éloignant de moi; et, si vous voulez bien me garder cette amitié précieuse, si vous consentez à m'accepter pour conseil et pour guide... oh! monsieur le vicomte, avec quel dévouement va se donner à vous le pauvre notaire! Il a tant à réparer! son seul vœu, son seul bonheur, sa dernière joie serait de jeter dans votre existence autant de beaux jours qu'il y a de pages sombres dans ce passé détesté! Oui, que Dieu me permette d'assouvir enfin ce besoin de vous aimer, de vous rendre heureux, qui m'a torturé si longtemps! Qu'il me permette de vous servir autant de fois que j'ai prié pour vous, et je mourrai consolé!

— Merci, mon ami, répondit Charles en pressant les mains du notaire dans une cordiale étreinte; merci! j'accepte votre affection comme mon égide et mon espérance en ce monde. Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse; et, quoique je sois, je le crains, un bien faible écolier dans la science du sens commun, je vous réponds du moins de ma bonne volonté.

— D'abord, reprit Calixte Ermel, je veux vous prier de prendre une connaissance exacte de votre fortune; j'ai apporté tous les papiers, tous les titres qui s'y rapportent. Je crois que ni vous ni moi, après les émotions de cette soirée, n'avons grande envie de dormir, et Beaucanteuil m'a permis de rester auprès de vous indéfiniment. Si vous y consentez, nous veillerons ensemble jusqu'au matin, et, au point du jour, nous sortirons tous deux de cette prison; car vous devez bien penser, monsieur le vicomte, que, maintenant que votre captivité m'est inutile, cette captivité va fuir.

— Très-bien! mon ami, je vous écoute.

Charles alluma un cigare; le notaire déploya de nouvelles paperasses.

— Celles-ci, dit-il en souriant, sont de vrais mémoires de notaire; car ce sont des comptes d'arithmétique.

— Voyons, mon ami, suis-je bien riche? demanda M. de Varni avec une rare insouciance.

— Ah! reprit Calixte Ermel, la révolution, la grande, celle de 89, a malheureusement passé par là. A cette époque, tout ce que votre famille possédait dans le Comtat avait été confisqué... En 1822... après les derniers malheurs qui vous firent orphelin, je vendis le château et le domaine de Maleraygues, le Tavelay que

nous avons réussi à sauver des griffes révolutionnaires; plus, quelques terres éparpillées que vous possédiez au bord du Rhône.

— Et vous avez tiré de tout cela?... fit M. de Varni avec la même indifférence.

— Huit cent mille francs!... Les biens ne se vendaient pas alors comme ils se vendent aujourd'hui.

— Huit cent mille francs!... Savez vous bien que c'est magnifique? s'écria Charles émerveillé; mais, à ce compte, mon ami, et si l'arithmétique, comme dit G'l Blas, est une science certaine, j'aurais quelque chose comme quarante mille livres de rente!...

— Oh! vous avez un petit peu plus, répliqua modestement Calixte Ermel avec le sourire de l'homme heureux de rentrer dans sa spécialité. Premièrement, je ne vous ai pas toujours envoyé tout votre revenu; ensuite, j'ai pris, en 1826, du trois pour cent que j'ai revendu au bon moment. Je crois aussi m'être passablement tiré de la phase séduisante et périlleuse des chemins de fer; j'ai eu du Marseille et de l'Orléans, que je viens de revendre avec un bénéfice passable... Bref, monsieur le vicomte, ainsi qu'il résulte de mes livres, que nous vérifions à tête reposée, vous avez en ce moment cent mille livres de rente, un peu plus que vos ancêtres n'ont jamais eu.

— Oh! mon ami, grâce! je suis ébloui! nous tournons au père Grandet! au Monte-Cristo!... Mais, bonté divine! que vais je faire de tout cet argent? Qu'il me serve du moins à me distraire! Qu'à défaut de bonheur, il me donne l'oubli! Voyons... je partirai pour Paris; je ferai bâtir un petit hôtel que j'arrangerai à ma guise, j'aurai un loge aux Italiens, des chevaux de course, mes entrées dans les coulisses de l'Opéra, je donnerai à dîner, deux fois par semaine, à des artistes, à des causeurs, à des hommes d'esprit... Hélas! que dis-je donc là, pauvre fou? Tout cela me rendra-t-il ce que je perds? Que sont ces biens, cet écart, ce bruit, ces plaisirs? Pas même l'ombre du rêve qui s'envole; pas même la monnaie du trésor qui se détache de mon cœur!

Pendant qu'il prononçait ces paroles, les yeux de Charles rencontrèrent ceux de Calixte Ermel; celui-ci le regardait d'un air attristé:

— Pardon, reprit alors M. de Varni, voilà que j'oublie déjà votre première leçon. Je vous parle de distractions bruyantes, de plaisirs ruineux et décevants... il y a autre chose, n'est-ce pas? vous me l'avez dit?...

— Oui, monsieur le vicomte! Je voudrais, par exemple, vous voir racheter une de vos terres... non pas le domaine de Malenaygues, peuplé de souvenirs sinistres, et qui vient d'ailleurs d'être dépecé par la bande noire, mais le Tavelay, cette habitation riante qui n'a été le théâtre d'aucun des sombres épisodes de cette histoire. Je sais que le propriétaire actuel serait disposé à vendre, si on lui offrait des conditions avantageuses... et nous pouvons, sans inconvénient, dépenser là nos petites épargnes...

— Eh bien! soit; achetons le Tavelay.

— Ce n'est pas tout, monsieur le vicomte, continua le notaire d'un ton plus grave; si vous pensez, comme moi, que, pour adoucir un chagrin, rien n'est plus puissant et plus doux que de faire un peu de bien, j'ai autre chose à vous proposer.

— Voyons, mon cher notaire, parlez. Je suis tout oreilles. — Parmi ces capitaux considérables qui forment en ce moment votre fortune, il y a une somme de quatre-vingt mille francs que je m'accuse d'avoir compromise, malgré toute ma sagesse. Ceci est encore un petit roman qui mérite de vous être ra-

conté. J'avais un ami, plus âgé que moi de quelques années, négociant à Saint-Tropez. Il s'appelait Lazare Dunoyer. Lazare était d'une probité, d'une intelligence commerciale reconnues dans toute la Provence; en 1811, un de ses voisins, ancien capitaine de marine marchande, mourut en lui recommandant sa fille unique, Ludovise, alors âgée de dix-sept ans à peine.

Ludovise était belle, pieuse, d'un caractère et d'un esprit charmants; et, bien que mon ami Lazare eût quarante ans de plus qu'elle, il ne tarda pas à l'aimer un peu trop pour un quin-quagénaire, voué aux comptes en partie double. Je fis, à cette époque, un petit voyage à Saint-Tropez, et je trouvai Dunoyer en proie à une perplexité terrible. Il venait d'éprouver plusieurs pertes successives, à la suite desquelles il se trouvait à découvert pour une somme de quatre-vingt mille francs qu'il prévoyait ne pouvoir payer à l'échéance.

Son viel honneur de négociant bouillait dans ses veines à la seule idée de ce sinistre. Lazare avait bien un parent, qui, plein de confiance dans l'activité de mon ami, sûr qu'il se relèverait plus riche que jamais, offrait de lui prêter ces quatre-vingt mille francs. Mais ce parent, qui était avare et dont la famille était nombreuse, avait ombrage de l'amitié de Dunoyer pour Ludovise; il exigeait que cette jeune fille fût immédiatement envoyée à Paris pour y être institutrice ou sous-maîtresse dans un pensionnat; que Lazare s'engageât à ne plus la revoir, et qu'il fit en faveur de son cousin une donation de tous ses biens, présents, passés et à venir. Telle était la situation lorsque j'arrivai à Saint-Tropez.

Dunoyer me raconta ses peines, il m'avoua que son désespoir serait incurable, mortel, s'il se voyait forcé de renoncer à Ludovise, à ce tardif rayon d'amour et de joie qui promettait à sa vieillesse une douce et consolante lueur. Je venais justement de retirer du grand livre, avec un bénéfice considérable, une inscription de quatre mille francs de rente, faisant partie de votre fortune. Je me croyais sûr que, prêté à Lazare, cet argent serait en bonnes mains; je lui épargnais une douleur profonde, j'assurais l'existence de la pauvre orpheline... Monsieur le vicomte, qu'auriez fait à ma place?

— Vous me le demandez! j'aurais donné les quatre-vingt mille francs, et eût mille en sus, s'il l'avait fallu!

— Oh! je ne fus pas tout à aussi magnifique! reprit Calixte Ermel en souriant; mais enfin je prêtai, moyennant de bonnes sûretés, ce dont Lazare avait besoin; et, quelque mois après, il épousa Ludovise. Hélas! ni notre argent ni son mariage ne lui portèrent bonheur; malgré des prodiges d'activité, de prévoyance, en dépit de toutes les chances favorables, ses affaires sont allées de mal en pis, et Dunoyer est mort l'an passé, consumé par cette lutte inégale contre la mauvaise fortune...

— Et Ludovise?

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels ou futurs voudront bien régler l'arrangement immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuiss le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boite 1090, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse Montréal